

Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur la vie au grand écran sans jamais oser le demander

The Purple Rose of Cairo

Michel Coulombe

Volume 5, Number 1, 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34413ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

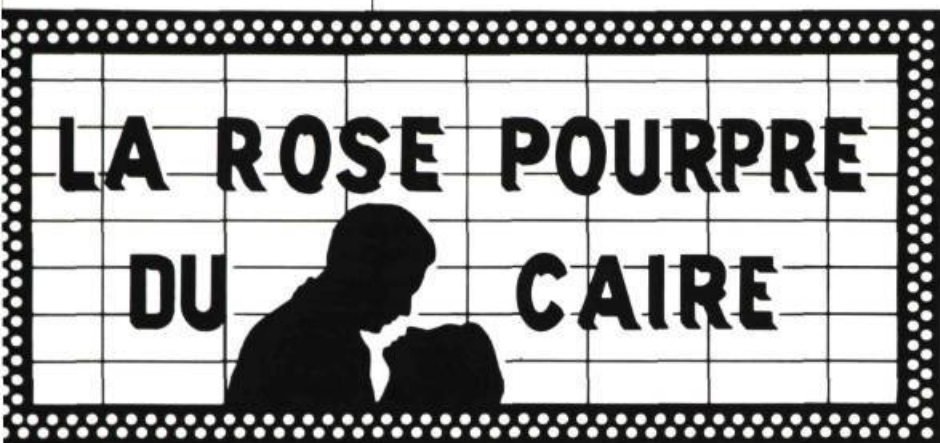
0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Coulombe, M. (1985). Review of [Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur la vie au grand écran sans jamais oser le demander / *The Purple Rose of Cairo*]. *Ciné-Bulles*, 5(1), 22–25.



Michel Coulombe

Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur la vie au grand écran sans jamais oser le demander

■ Moins facile qu'on pourrait le croire, la vie de héros de cinéma. Chaque fois qu'un projectionniste

enfile votre dernier film dans un projecteur quelque part dans le monde, il faut tout reprendre à zéro. Et le film recommence, inlassablement, plan par plan, mot à mot. Comble de malheur, il n'y a jamais de répit : pas de vacances pour les idoles. Pendant qu'on sommeille à New York, les projecteurs chauffent à Los Angeles. Mais stoïque, le héros s'en tient à son personnage, n'émet pas une plainte.

Pourtant, quelle pitié ! Celui qui, sans peur et sans reproche, ne recule devant aucun défi doit, quelle que soit la ville, quel que soit le public, obéir à la même mise en scène, s'en tenir à la même intrigue, répéter les mêmes répliques, poser les mêmes gestes. Pas la plus petite occasion d'introduire une variante divertissante. Impossible d'enrichir le scénar-

io d'une trouvaille, de corriger une hésitation ou de replacer une mèche rebelle. Du pareil au même, la routine héroïque, la prévisible répétition des images et des sons. Rien ne bouge d'un iota. C'est la prison sur pellicule, le jeu à la chaîne, le niveau zéro de la création. Il ne reste plus, pour alléger ce fardeau, que l'admiration des foules et les reconfortantes réactions des spectateurs émus, captivés, effrayés.

La chose ne pouvait pas en rester là. Il fallait la clairvoyance et l'altruisme de Woody Allen, défenseur inspiré de l'incompris et du mal aimé, pour que le grand public sache enfin qu'un drame sans nom sommeille sous les apparences trompeuses. Woody Allen avait épousé la cause des artistes de variété de catégorie B dans **Broadway Danny Rose**, celle des gangsters minables dans **Take the Money and Run**, celles des hommes caméléons dans **Zelig**. Il fait maintenant siennes les revendications des personnages de cinéma avec **The Purple Rose of Cairo**, un film qui traduit bien sa passion pour le septième art et introduit peut-être un nouveau Woody Allen.

Avec **The Purple Rose of Cairo**, sa quatorzième réalisation, Woody Allen, réalisateur et scénariste, fait un incontestable pas en avant. Il renoue sans accrochage avec l'humour pur de ses débuts au cinéma. Toutefois, il n'a recours ni aux gros effets comiques, ni à la folle diarrhée verbale du psychanalysé, ni à la formule gagnante opposant le Juif malchanceux et démuné au WASP plus-que-parfait. Audacieux, Woody Allen renonce même à jouer gagnant en se donnant un irrésistible premier rôle choisi parmi les variantes connues ou à inventer de l'intellectuel-à-lunettes coincé mais follement amoureux. Cette fois, il préfère la mesure à la surcharge, la douce folie de l'absurde à l'enchaînement infernal des gags ravageurs du *stand up comic*. L'humour ne repose plus sur les comédiens mais table plutôt sur une mise en situation impossible poussée à son

« Il est sans doute plus difficile de réaliser un film comique qu'un film sérieux. À mon avis, il est évident qu'un film comique a moins de valeur qu'un film sérieux. Il a moins d'impact et cela pour une bonne raison. Lorsqu'un film soulève un problème, il le tourne en dérision mais ne le résout pas. Dans un drame, il est traité avec une plus grande richesse émotionnelle. Je ne veux pas paraître brutal, mais, comparé au film dramatique le film comique souffre d'immaturité, de médiocrité, du point de vue de la satisfaction que l'on peut en tirer. Et il en sera toujours ainsi. Jamais au grand jamais une comédie n'atteindra la grandeur de **Mort d'un commis voyageur**, ou **Un tramway nommé Désir**, ou **Deuil sied à Electre**. Pas une d'entre elles, même la meilleure. » (Woody Allen)

extrême limite. Chose certaine, on ne rit pas idiot !

Une petite ville du New Jersey. Cecilia (Mia Farrow) vit par procuration. La crise des années 30 sévit et l'oblige à travailler au restaurant du coin pour faire vivre un mari (Danny Aiello) volage, violent et vindicatif. Aussi fréquente-t-elle assidûment le cinéma du quartier pour oublier ses malheurs et se procurer du bonheur à bon compte. Cecilia adore le cinéma. Elle ne rate aucun des programmes hebdomadaires du *Jewel*. Un jour qu'elle regarde **The Purple Rose of Cairo** pour la cinquième fois, essayant tant bien que mal de s'arracher à l'insoutenable cruauté de sa tendre moitié, quelque chose de tout à fait extraordinaire vient troubler son quotidien. Du même coup, ce quelque chose ébranle sans prévenir toute l'industrie cinématographique américaine.

En pleine projection, Tom Baxter (Jeff Daniels), le valeureux-explorateur-qui-avait-abandonné-sa-pyramide-pour-partir-à-la



conquête-de-New York, remarque la douce Cecilia dans la salle. Incapable de se contenir, Tom-le-héros brise la convention, oublie l'éthique à laquelle sont enchaînés tous les personnages de cinéma, interrompt courageusement le cours du film et descend dans la salle. Stupéfaits, les clients du *Jewel* demandent à être remboursés : l'histoire n'avance plus. À Hollywood, les producteurs sont aux abois. Pendant ce temps, le public de Woody Allen, tout comme Cecilia, renversée, vit des moments délicieux. Comment se terminera l'incroyable idylle qui unit Tom Baxter et Cecilia ? Faut-il éteindre le projecteur ? Un personnage de cinéma plongé dans le réel peut-il survivre à la crise ? Qu'advient-il d'un jeune acteur ambitieux quand sa création se rebelle ? Woody Allen, fantaisiste, répond à toutes ces questions (et à plusieurs autres) avec un plaisir non dissimulé.

Selon son habitude, Woody Allen ne cache pas ses sources d'inspiration. Il les annonce, les revendique, leur rend hommage. D'ailleurs, il ne cherche pas à être Fellini ou Bergman. Il met plutôt sa culture cinéphilique au service de l'humour et, en bout de piste, en nourrit son cinéma. **Take the Money and Run** évoque clairement le cinéma des années 30. **Play It Again Sam** fait notamment référence à **Casablanca**. Lorsqu'il ne s'amuse pas à pasticher ou à interpeller le cinéma américain du muet et des premières années du parlant, Woody Allen a des référents essentiellement européens. Allusion cocasse à la célèbre scène du carrosse du **Cuirassé Potemkine** dans **Bananas**. Mise en situation dite bergmanienne dans **Interiors**. Clin d'oeil avoué au **Huit et demi** de Fellini dans **Stardust Memories**.

Métissé, **The Purple Rose of Cairo** rend brillamment hommage au cinéma américain des années 30, celui que des millions d'Américains allaient voir chaque semaine au cinéma d'à côté, en plus de reprendre certains des éléments narratifs du **Cheik blanc** de Fel-

« Je sais distraire les spectateurs. Le plus souvent, quand on joue un de mes films, on peut raisonnablement parier que l'on va au moins s'y amuser un peu. Et les spectateurs savent bien que je ne vais pas me moquer d'eux. Il se peut que je lance quelques pointes - cela m'arrive souvent - mais cela n'aura rien de méprisant. Ils ne seront pas obligés de subir des tas de plaisanteries stupides et infantiles. » (Woody Allen)

Mia Farrow



lini. Le film, un des premiers qu'ait réalisé le maître du cinéma italien, racontait l'abracadabrante histoire d'une jeune mariée en voyage de nocces à Rome qui néglige son mari pour vivre une inoubliable aventure avec un ridicule héros de romans-photos.

Si Woody Allen ne joue pas dans **The Purple Rose of Cairo** - ce qui ne lui était arrivé que pour un seul de ses films précédents, **Interiors** - il n'en poursuit pas moins sa démarche créatrice de cinéaste dévoué à la cause des personnages aliénés. Interprétée avec mesure et fébrilité par Mia Farrow, qui a joué dans les quatre derniers films de Woody Allen et partagera l'affiche du prochain avec Michael Caine et Max von Sydow, Cecilia est un personnage typiquement allénien, même si elle n'est ni juive, ni intellectuelle new-yorkaise, ni cynique. Démunie, incapable de briser le lien qui la retient à son bourreau, Cecilia manque d'aplomb. Elle n'a que le rêve pour soupape. À l'humour ravageur des anti-héros clownesques incarnés par Woody Allen dans plusieurs de ses films, Mia Farrow répond par un romantisme irrésistible, une innocence troublante. La Cecilia qu'elle compose subit les événements plus qu'elle ne les précipite car, velléitaire, elle se révèle incapable d'accéder à la liberté. Son aliénation constitue un état permanent. Elle est intelligente et sensible mais appartient tout entière à son malheur.

Le film explore un thème récurrent de l'œuvre cinématographique de Woody Allen, la rencontre explosive du réel et de l'imaginaire. Que ce soit Bogart en conseiller du cœur dans **Play It Again Sam**, Zelig en caméléon qui refait l'histoire dans le cadre de faux documentaire ou Tom Baxter qui déserte la fiction pour envahir la réalité allénienne, chaque fois l'imaginaire bouscule, dérange, rassure et amuse. Il provoque les personnages de Woody Allen, les révèle, joue un rôle moteur. Mais l'imaginaire est une béquille dont, tôt ou tard, il faut se départir. Sans Tom, Cecilia redevient l'épouse soumise.

Woody Allen se sert de Cecilia-Mia Farrow pour dire haut et fort sa passion pour le cinéma, son plaisir d'être assis dans une salle obscure, face à un écran magique sur lequel se déroule une histoire qui fait rêver mais n'appartient pas et ne pourra jamais appartenir au réel. L'alter ego de Woody Allen, Cecilia, est la victime consentante de cette séduction bi-dimensionnelle. C'est à travers son regard ébloui que le spectateur se laisse aller à un mélodrame parfumé à l'absurde et s'amuse du sort qu'on réserve à tous les Tom Baxter inventés par l'industrie cinématographique.



Son mari la brutalise...

Comme plusieurs autres grands cinéastes, Woody Allen tient un discours sur le cinéma dans son œuvre cinématographique. François Truffaut a tourné **La nuit américaine**, Wim Wenders **L'état des choses**, Fellini **Huit et demi**. Woody Allen a maintenant **The Purple Rose of Cairo**, un film grand public qui a plus de force que **Stardust Memories**. Le cinéaste évoque la magie du cinéma, communiant, nostalgique, aux années d'or du cinéma parlant. Malicieux, il s'amuse à faire dérailler la folle machine à faire rêver qu'est le cinéma en imaginant l'étincelle que ferait l'imaginaire s'il rencontrait le réel puis en rappelant, sans ambiguïté, par une finale vidée de romantisme, que tout cela n'est que du vent. Pure chimère. Un monde parallèle.



Elle travaille pour le faire vivre.

Il ne reste plus alors au spectateur des années 80 qu'à quitter la salle en fredonnant, tandis que Ginger Rogers et Fred Astaire, les rois de la comédie musicale des années 30, dansent, amoureux, sur la musique de **Cheek to Cheek**. Tout n'est pas perdu. Chacun peut rapporter chez lui un peu du rêve et du glamour qu'Hollywood distribue avec générosité. Chacun peut se laisser aller à danser dans la rue comme si tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes, une rose pourpre entre les dents. ■



Heureusement, il y a le cinéma.